

Deuxième séance de lectures poétiques

(19 novembre 2022)

La poésie du Moyen Âge

La complainte Rutebeuf (Poèmes de l'infortune) (1261-1262)

RUTEBEUF (1230-1285)

...Ces mots me sont durs et divers,
Dont moult me sont changés les vers
 Envers antan ;
Pour peu n'affole quand j'y entends.
5 Ne me faut pas tanner en tan,
 Car le réveil
Me tanne assez quand je m'éveille ;
 Si ne sais, si je dors ou veille
 Ou si je pense,
10 Quelle part je prendrai ma dépense
 Par quoi puisse passer le temps :
 Telle est ma vie.
 Mes gages sont tous engagés,
 Et de chez moi déménagés,
15 Car j'ai geü
Trois mois que personne n'ai vu.
Ma femme un autre enfant a eu,
 Qu'un mois entier
M'a dû gésir sur le chantier.
20 Je me gisais endementier
 En l'autre lit,
 Où j'avais [bien] peu de délit.
Oncques mais moins ne m'abellit
 Gésir que lors,
25 Car j'en suis de mon avoir fors
 Et s'en suis méhaigné du corps
 Jusqu'au finir.
Les maux ne savent seuls venir ;
 Tout ce m'était à advenir,
30 S'est advenu.
 Que sont mes amis devenus
[Eux] que j'avais de si près tenus

Et tant aimés ?
Je crois qu'ils sont trop clairsemés,
35 Ils ne furent pas bien fumés,
Si sont faillis.
Itels amis m'ont mal bailli,
Qu'oncques, tant comme Dieu m'assaillit
En maint côté,
40 N'en vis un seul en mon hôtel.
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte :
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte,
45 Les emporta,
Qu'oncques nul ne m'en conforta
Ni du sien rien ne m'apporta.
Ceci m'apprend
Qui de quoi a, privé le prend ;
50 Mais cil trop à tard se repent
Qui trop a mis
De son avoir pour faire amis,
Qu'il n'en trouve entier ni demi
A sons secours...

Pour ne pas trop vous dépayser, je vais vous fournir quelques éléments sur l'époque et la société dans lesquelles vivait l'auteur de ce poème.

Le nom de RUTEBEUF est dû à la déformation de Rustebuef (coutume fréquente au Moyen Âge), soulignant la rusticité de sa lignée de pauvres gens. On ne sait rien de ses parents. Venant sans doute de Champagne, il arriva à Paris, logea dans le quartier mal famé du Marais et aux alentours de la cathédrale Notre Dame, alors encore en construction. Encore jeune, comme François VILLON deux siècles plus tard, il fit des études de clerc, destinées à la prêtrise, et apprit le latin. Mais lui, abandonna le cursus et devint « jongleur », c'est-à-dire amuseur public, joueur de vielle, poète, animateur de fêtes. (Jongleur vient du latin « jocularare » qui signifie jouer, s'amuser) ce qui le différencie du trouvère (« trovere »), qui est un créateur. Mais RUTEBEUF était en fait plus qu'un jongleur, c'était un vrai poète, écrivant dans une langue qui est à l'origine du français moderne, le vieux français ou le français ancien, qui naît d'une forêt de dialectes et de patois, en langue d'oïl, bien sûr, au détriment de l'occitan, à cause de la présence royale et des écrivains qui composaient à la cour.

En opposition à la tradition courtoise et chevaleresque des trouvères et des troubadours (le « fin amor ») qui est une poésie amoureuse, sa poésie traite des conditions de la vie misérable des pauvres gens et de la sienne en particulier. Comme la plupart des jongleurs, il mena une existence d'errance, devint un « vagant », comme les nomme Breughel dans son célèbre tableau. Les jongleurs étaient souvent suspects de friponnerie et n'avaient pas bonne presse. Ils fréquentaient les tavernes et y jouaient aux dés, occasions de tricheries et de maintes rixes. Par la valeur de ses poèmes, RUTEBEUF cependant échappa à cette vindicte et on peut le considérer comme un vrai ménestrel (du latin ministerium, c'est-à-dire au service des nobles). Il écrivit nombre de poèmes religieux, la pratique de la religion chrétienne faisant partie intégrante de la vie médiévale. D'ailleurs la vie religieuse et la vie profane étaient alors intimement liées : la « Fête des fous », fête annuelle qui célébrait en décembre la déraison et l'extravagance, avait lieu à l'intérieur même de l'église, officinée par l'évêque en personne et donnait lieu à toutes sortes de pratiques plus ou moins impudiques. C'est par une telle scène que Victor HUGO ouvre son roman Notre Dame de Paris.

RUTEBEUF fut au centre de toutes ces activités médiévales et exprima dans sa poésie la double face contrastée de l'existence d'alors, celle de la paillardise et celle de la misère, de la foi et de la malédiction. Il s'éleva contre la prolifération en son temps des ordres mendiants (franciscains et bénédictins) qui prônaient la mendicité en place du travail, au grand dam de l'église (souvent corrompue) et des universités. Ces ordres monastiques devinrent alors très populaires et Saint Louis lui-même pratiqua une vie d'ascète, que critiquait vivement notre poète. Par contre, l'engagement du roi dans une nouvelle croisade fut partagé par RUTEBEUF, (Poèmes des Croisades) même si celui-ci ne pouvait financièrement pas y participer ; mais la croisade était considérée comme une forme nouvelle de martyre et de purification. RUTEBEUF ne pouvait que demander au prince (en l'occurrence le Comte de Toulouse) un subside en échange de son poème, car il connut toute sa vie la plus noire misère et ses « Poèmes de l'Infortune » auxquels appartient le texte que je vous propose d'étudier, composent une vraie litanie du malheur. Le verbe aimer se disait alors « amer » et la tentation fut grande pour lui d'évoquer dans sa poésie l'amertume de l'existence. Cette amertume se changea même en récrimination contre Dieu et la tentation faustienne du recours à Satan le tenta souvent. Il en fut sauvé par sa dévotion à la Vierge Marie.

Le poème que nous allons étudier est connu sous divers titres : « Le Dit de l'œil » ou « Le Dit de la Griesche d'Hiver » datant de l'hiver 1261-1262 ; (le dit signifie le récit, et Paul ÉLUARD l'emploie encore au XX^e siècle) celui de RUTEBEUF fut chanté au XX^e siècle par Léo Ferré sous l'appellation de « Pauvre Rutebeuf ». Il existe diverses variantes de ce texte qui est assez long ; l'extrait que je vous propose est le plus commun.

Dans la première partie de cette complainte, RUTEBEUF a énuméré les malheurs qui l'ont frappé et sa volonté pourtant d'y faire face, sans grand espoir hélas d'améliorer sa condition. Il a perdu un œil (d'où Le Dit de l'œil), son cheval s'est cassé la jambe contre une palissade (une lice), il n'a plus de bûche pour le feu contre le froid de l'hiver. « Ces mots sont durs et divers » dit-il mais il ajoute : (j'ai modernisé le texte)

« Dont beaucoup ont modifié les vers

Que je faisais hier ;

D'un rien je me soucie quand j'y pense

Il ne faut pas me tracasser » (tanner)

Car hélas tout est pour lui sujet de tracasserie et il vit dans un état d'hébétude, incapable du moindre projet

« Par quoi puisse passer le temps »

Il est ruiné et solitaire (« trois mois que personne n'a vu ») Vint s'ajouter à ces malheurs le difficile accouchement de sa femme (« une femme sans charme et sans beauté ») et les suites douloureuses qui l'obligèrent à faire chambre à part, ce qui à l'évidence fut pour lui une rude épreuve :

*« J'ai dû coucher sur le châlit,
J'étais étendu tout le temps
Dans l'autre lit
Où j'avais bien peu de plaisir ;
Jamais j' n'eus moins d'aisance
Que quand je dormais là »*

Et il ajoute :

*« Jamais je n'ai eu moins de plaisir
Qu'alors à être au lit,
Car j'y ai perdu de l'argent
Et j'en reste infirme
Pour le reste de mes jours »*

Il ne peut plus endurer pires souffrances et il se tourne alors vers le passé et songe avec nostalgie :

« Que sont mes amis devenus »

*(Amis peut signifier hommes ou femmes). Sa tristesse est grande au souvenir des moments d'affection, de chaleur, d'amitié (sens double du mot amour) et tombe comme une issue fatale le glas du terrible vers :
« l'amour est morte ».*

Pourquoi ses amis sont-ils partis ? Il répond avec humour par une métaphore horticole : leurs graines étaient trop clairsemées et ont manqué d'engrais ; ils se sont donc étiolés et n'ont été d'aucun secours dans le malheur qui le frappait : aucun n'est venu l'aider. Avec une

ironie triste, il poursuit sa métaphore et pense que le vent les a emportés (« ôtés »), car la bise d'hiver soufflait sur son pauvre logis et il resta seul à endurer cette rude froidure. Le seul bénéfice qu'il en tira est une leçon de conduite :

« Ceci m'apprend
Que le peu qu'on a, un ami le prend ;
Et il se repend trop tard
Celui qui a mis
Trop d'argent à se faire des amis
Car il n'en trouve pas la moitié d'un bon
Pour lui venir en aide »

Bien piètre consolation en fait, mais exprimée avec tant de pudeur qu'elle nous émeut au plus haut point. Il éprouve la honte des malheureux et il est prêt à accuser Dieu qu'il nomme « le roi de gloire » de le laisser dans un tel dénuement. Cependant sa plainte ne devient jamais cri de colère ni emportement contre le destin. C'est avec un certain fatalisme qu'il affronte ces souffrances. Le lyrisme du poème n'est jamais grandiloquent (comme parfois chez les romantiques) ; c'est un lyrisme de l'intimité, envoûtant dans sa simplicité, sa familiarité, qui nous invite humblement à partager son sort, les conditions de sa vie misérable, l'échec de ses rêves, la fragilité des hommes et de leurs sentiments, leur égoïsme et la vanité de toutes choses.

Quelle belle leçon d'humanité nous donne ce beau poème ! La musique qu'y a ajoutée Léo Ferré traduit merveilleusement cette douce et pénible langueur et la compassion que fait naître en nous l'expression retenue de cette souffrance.

Voici un exemple du texte médiéval (on roulait les -r alors)

Que sunt mi ami devenu
Que j'avoie si pres tenu
Et tant ameí ?
Je cuít qu'ils sunt trop clairsemeí
Si sunt failli.

*Iteïl ami m'ont mal bailli
C'onques, tant com Diex m'assailli
En maint costei,
N'en vi I soul en mon ostei,
Je cui li vens les m'a ostei
L'amours est morte
Ce sunt ami que vens emporte,
Et il ventoît devant ma porte,
les emporta.*

La Ballade des Pendus (1462 ?) François VILLON (1431-1463 ?)

Freres humains qui après nous vivez,
N'ayez les cuers contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Se freres vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
Par justice. Toutesfois, vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis ;
Excusez nous, puis que sommes transsis
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infemale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechiez et noircis ;
Pies, corbeaulx, nous ont les yeux cavez,
Et arrachié la barbe et les sourcis.
Jamais nul temps nous ne sommes assis ;
Puis ça, puis la, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oiseaulx que dez a couldre.
Ne soiez donc de nostre confrairie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'ayons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'a point de mocquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Nous voici deux siècles après RUTEBEUF et nous allons découvrir le plus grand poète médiéval français, l'un des plus grands poètes de notre langue, François VILLON.

De son vrai nom François de Montcorbier, il naquit dans le quartier de l'Arsenal, près de La Bastille, dans une extrême pauvreté. Son père mourut quand il avait un an et sa mère, misérable et illettrée, le confia à l'âge de sept ans aux soins de M^e Guillaume de Villon, chapelain de St Benoît, Rue St Jacques, en plein quartier latin. Celui-ci le loge et lui donne des cours de français, mais l'enfant apprend seul le latin et le grec. À 12 ans il suit des études de clerc, menant à la prêtrise, (comme RUTEBEUF) et 10 ans plus tard il est licencié et Maître ès Arts. Pour une raison inconnue, la Sorbonne refuse de valider ses titres et, fou de rage, il abandonne ses études et se met à mener une vie de débauche. Dans son Testament, il écrit :

Je sais que si j'eusse étudié

Au temps de ma jeunesse

Et adopté les bonnes mœurs

J'aurais maison et couche molle

Il prend le nom de VILLON, et avec d'autres étudiants tapageurs du quartier latin, il fait les quatre cents coups et, le soir du 5 juin 1455, agressé sans raison précise par le prêtre Sermoise, il le tue d'un coup de dague, lequel le disculpe pourtant devant témoins avant de mourir. À Noël 1456, avec deux acolytes, il cambriole une somme de 500 écus d'or au Collège de Navarre. Il s'enfuit alors de Paris, cherche en vain refuge auprès du Roi René à Angers et rejoint à Blois la cour de Charles d'Orléans, frère du roi Charles VI, devenu poète lors de sa longue captivité de 25 ans en Angleterre, après la défaite d'Azincourt. Emprisonné pour motif inconnu en 1461 à Meung/s/Loire, VILLON est libéré à l'occasion de la visite de Louis XI dans cette ville. Il rejoint Paris où il écrit Le Testament, son plus long et plus célèbre poème. En 1462, arrêté pour vol, il restitue 120 écus du cambriolage du Collège de Navarre, alors que ses deux complices ont déjà été pendus pour ce forfait. Enfin, après une violente rixe en 1462, (connue sous le nom de l'affaire Ferrebouc) il est lui-même condamné à être pendu. Ce jugement sera annulé en Janvier 1463 et transformé en bannissement de dix années.

C'est alors qu'on perd définitivement sa trace, d'où la date de sa mort est totalement conjecturale.

Dès 1489, ses œuvres seront publiées et de nouveau éditées, à la demande de François I^{er}, par le poète Clément MAROT en 1553. Le mythe VILLON est né : celui du poète maudit, du meurtrier, du « coquillard » (la Coquille était la Mafia d'alors), bien qu'il n'ait jamais fait partie de la pègre organisée. Le « Premier rossignol de France », comme devait l'appeler le poète Paul FORT, est aussi un gueux tricheur et paillard. Il a fréquenté des bandits, des prostituées, il a frôlé la mort. Dans son anthologie de la poésie française, George POMPIDOU dit de lui : « Avant et avec Baudelaire, il est celui qui a su le mieux parler de la mort. ».

Je pense que la lecture de ce poème vous en convaincra. On l'appelle communément La Ballade des Pendus, alors que VILLON ne l'a jamais appelé ainsi, mais « Épitaphe de Villon en forme de ballade que fit Villon pour lui et ses compagnons s'attendant à être pendus » Il est fort probable qu'il écrivit ce poème en prison, dans l'attente de sa pendaison, sans pour cela que nous en ayons la preuve.

Le plus étonnant et le plus novateur dans la composition de ce texte est que ce n'est pas le poète qui nous parle, mais les morts eux-mêmes, les pendus du gibet de Montfaucon. Ce gibet (le mot vient de l'arabe « djebel » qui signifie colline), était un lieu horrible et la honte de Paris. Dans La Description de Paris de 1747, on peut lire ce qui suit : « Les exécutions se faisaient sur des lieux élevés, afin que l'exemple fût vu de loin et que la terreur du supplice détournât du crime ceux qui avaient le penchant à le commettre. » Montfaucon (nom du propriétaire des terres) se dressait près de l'actuelle Place du Colonel Fabien. C'était un énorme et sinistre monument en pierre et en bois (les fourches patibulaires) où étaient exposées aux vents et aux corbeaux les dépouilles des condamnés. Il fonctionna du XI^e au XVII^e siècle. Ses ruines furent détruites par la Révolution, mais resta le souvenir de ce que Victor Hugo appelle dans La Légende des Siècles :

« son funeste escalier qui dans la mort finit »

Le poème est un des derniers écrits de VILLON. C'est une ballade et, comme telle, il obéit à des règles strictes de composition : trois strophes de dix décasyllabes suivies d'un envoi de cinq vers ; les rimes sont croisées dans le même ordre pour chaque strophe : ababbccddc et aabab pour l'envoi.

À la suite de cette ballade, VILLON écrivit, en prison sans doute aussi, son célèbre quatrain :

« Je suis François, cela me pèse.

Né à Paris, près de Pontoise

Et de la corde d'une toise

Mon col saura c'que mon cul pèse. »

Le lyrisme de notre poème ne s'exprime pas par « je », mais par « nous » et, dans une étonnante prosopopée, ce nous, ce sont les morts, les pendus du gibet ; ce sont les morts qui interpellent les vivants, parce qu'ils appartiennent à la même race des humains et, à ce titre, sont tous frères. Cet appel provoque chez le lecteur un violent choc émotionnel qui ne s'atténue pas tout au long du poème. Ce sont les os mêmes qui s'adressent à nous et nous invitent à partager leur sort, leur lent calvaire.

Car c'est avec la force d'un réalisme macabre que VILLON décrit l'état de ces pauvres corps suppliciés, les outrages que leur font subir la pluie, le soleil, les pies et les corbeaux, les autres oiseaux et le vent. Le poète ne nous épargne aucun détail atroce de ce lent processus de décomposition (« attachés, la chair dévorée et pourrie, transis, débués, et lavés, desséchés et noircis, les yeux cavés, la barbe et les sourcils arrachés, becquetés»). Notez en passant les rimes en -i et -é, grinçantes comme le balancement des corps au bout de leurs cordes et le rythme imitatif du vers 26 Cet aspect macabre de la description illustre la présence obsédante de la mort en ces temps médiévaux., suite à la Guerre de Cent Ans, à la Grande Peste, aux famines répétées.(le mot « macabre » apparut en 1376, en particulier dans la Danse Macabre , dont la première eut lieu en 1424 au charnier des Sts Innocents., image de la vanité des choses humaines et de l'égalité devant la mort). Toutes comparaisons gardées, elle ressemblait à la fête d'Halloween .et les déguisements en squelettes étaient les plus nombreux. La vision que nous peint VILLON de la mort dans ce poème est à peine soutenable, mais elle nous est imposée sans violence, avec une sorte de sérénité, sur un ton de calme évidence qu'il nous faut admettre et qui nous force à regarder en face l'horrible réalité. L'énumération sinistre de ces avanies ôte à ce spectacle ce qu'il pourrait avoir de pathétique (comme se sont plu à le

créer au XIX^e siècle les auteurs de romans dits » gothiques », surtout en Angleterre).

C'est pourquoi cet appel, cette prière sont si efficaces. C'est un appel à la charité chrétienne, car le poème est essentiellement religieux, en un siècle où la foi chrétienne était omniprésente dans la société ; (j'en veux pour preuve le champ lexical : « Dieu, merci, priez, absoudre, le fils de Marie, la grâce, Prince Jésus l'infernale foudre, l'Enfer »). Ces voix d'outre-tombe nous demandent de faire preuve de pitié, de compassion, ce qui leur vaudra la miséricorde divine. Elles reconnaissent leurs torts et la justesse de leur condamnation (encore que le vers 14 soit très ambigu et puisse laisser penser que tout jugement n'était pas nécessairement justifié : est-ce en fait les juges ou les condamnés qui n'avaient pas « bon sens rassés » ?) Chaque humain est un pécheur en devenir, et pour cela ne devrait pas jeter l'opprobre sur ceux qui ont déjà péché, car il devra lui aussi recevoir l'absolution divine. Cultiver son âme et non sa chair (« trop nourrie ») mènera plus sûrement au royaume de Dieu. C'est la pitié qui engendre le pardon, car de fait tous les humains sont égaux devant la mort, riches ou pauvres, vertueux ou voyous. (c'est le sens de la Danse Macabre).

Le poème est animé d'un souffle puissant, qui ne laisse pas de répit au lecteur et la dureté macabre de son réalisme est dénuée de sentimentalisme ; elle est plutôt teintée d'une certaine ironie qui cache mal une terrible angoisse existentielle. Cette angoisse apparaît plus clairement dans l'Envoi où la peur de l'Enfer est manifeste, laquelle ne supporte pas d'être moquée. Le refrain lancinant qui clôt chaque strophe ainsi que l'Envoi résume à lui seul la tonalité religieuse du poème en soulignant la gravité de la misère humaine.

Des siècles plus tard, un autre poète « maudit », Arthur RIMBAUD, écrira lui aussi un poème intitulé « Le Bal des Pendus »

« Au gibet noir, manchot aimable
Dansent, dansent les paladins
Les maigres paladins du diable,
Les squelettes de Saladins. »

Il avait aussi précédemment imaginé (à 15 ans) la lettre qu'aurait envoyée Charles d'Orléans à Louis XI pour lui demander la grâce de François VILLON.

« Maître François Villon, le bon folastre, le gentil paillard qui rima tout cela, engrillonné, nourri d'une miche et d'eau, pleure et se lamente maintenant au fond du Chatelet ! Pendu serez ! Lui a-t-on dit devant notaire : et le pauvre folet tout transi a fait son épitaphe pour lui et ses compagnons... ». Et Rimbaud termine sa lettre par ces mots : « Sire, ce serait vraiment méfait de pendre ces gentils clercs : ces poètes-là, voyez-vous, ne sont pas d'ici-bas ; laissez-les vivre leur vie étrange.....tous ces fols enfants ont des rimes plein l'âme, des rimes qui rient et qui pleurent, qui nous font rire ou pleurer. Laissez-les vivre : Dieu bénit tous les miséricords, et le monde bénit les poètes. »

Nous aussi nous bénissons le poète François VILLON de nous avoir laissé cet extraordinaire poème.